

L'accumulation démographique et l'intensification de l'occupation de l'espace dans le Mali méridional

M. TRAORE

Ecole normale supérieure, Bamako

RÉSUMÉ

Le Mali méridional est un excellent exemple illustrant les stratégies spatiales des paysans de l'Ouest africain. Selon les conditions locales offertes par le contexte physique, les paysans sénoufo ont su mettre au point des techniques de production parfaitement adaptées qui se reflètent dans le paysage : aménagement des plaines en rizières, aménagement des plateaux en campagne céréalière, aménagement des abords de plaines en campagne arbustive fruitière.

A ces différents aménagements traditionnels, sont venus se surajouter des opérations issues des choix de développement de la république du Mali, et dont les effets pourront être, outre l'organisation et l'accroissement de la production, une meilleure répartition des populations qui présente localement des noyaux de surcharge démographique entraînant des processus de dégradation du milieu.

ABSTRACT

Southern Mali is a good illustration of the different types of space tactics adopted by W. African peasants. The Senoufo farmers have developed various production techniques which are perfectly adapted to each different type of local environment : rice-swamps in the plains, cereal production on the plateaux, and orchard gardening in the areas bordering the plains.

Over and above these traditional forms of development, various new schemes have been adopted as part of national policy. They are intended not only to improve organization and increase production but also to improve population distribution, which is currently very irregular, with over-population in certain areas having harmful effects on environment.

En Afrique au Sud du Sahara, 80 à 90 % de la population est considérée comme rurale. Ces sociétés paysannes ont su asseoir de brillantes civilisations dans le cadre d'une économie

de subsistance et d'autoconsommation, résultat d'une vigoureuse adaptation aux conditions parfois hostiles de l'environnement. Mais que la pression de la population augmente

ou que ses besoins s'accroissent et l'équilibre fragile Terre-Homme est rompu. Aujourd'hui, un peu partout, on assiste à des « désajustements » et à des « destructurations » dans ce secteur d'économie rurale.

Nous présentons un schéma d'organisation de l'espace qui va permettre d'identifier divers types d'occupation du sol. Prenons l'exemple des Sénoufo du Mali méridional.

La région Sud (région de Sikasso) se classe au 3^e rang par sa population parmi les sept régions administratives du Mali. Ce noyau peuplé est avant tout le fait d'une organisation politique solide : le royaume du Kéné Dougou.

Dans la répartition ethnique des quelques 1.171.861 habitants de cette région (chiffre de décembre 1976), apparaissent les groupes Bambara, Peul, Dioula, Bobo et Samogo, mais ce sont les Sénoufo (y compris les Minianka) qui constituent l'ethnie la plus ancienne.

LES DENSITÉS RÉGIONALES

Le trait dominant de la répartition de la population dans la région de Sikasso est qu'il existe quelques grandes aires de densité relativement élevée entre lesquelles apparaissent des zones de moyenne densité, des zones de faible densité et des zones pratiquement vides.

Les plus fortes concentrations de population se limitent à des zones bien précises où la densité est comprise entre 30 et 50 hab./km². Ce sont, soit les abords des centres administratifs, tel Sikasso, soit les gros noyaux de peuplement dense du cercle de Koutiala où les terres riches ont été abondamment exploitées depuis l'époque coloniale (fermes d'expérimentation agricole). On trouve là de nombreux colons implantés pour la culture du coton.

Les zones de densité moyenne (entre 10 et 20 hab./km²) sont les cercles de Koutiala et Yorosso, très anciennement peuplées par les Minianka, ainsi que les régions comprises entre le Kankélabá et la Bagoé et autour de Kignan et Doumanaba jusqu'à la rive droite de Bagoé. Dans ces plaines intérieures, les eaux ont accumulé dans les dépressions des alluvions fertiles; le problème qui se pose est celui de la maîtrise de l'eau et de la modernisation des techniques de culture. Enfin, autour de Bougouni et Kolondiéba moins urbanisés que Sikasso, existe un dernier noyau de densité moyenne.

Entre les tâches de densité moyenne, existent des zones de faible densité (entre 5 et 10 hab./km²) affectées par la pauvreté des sols (plateaux latéritiques) elles couvrent la majeure partie de la région. En font partie : l'extrême nord des cercles de Koutiala et de Yorosso, le nord et le sud du cercle de Kolondiéba et la quasi totalité du cercle de Yanfolila. Les villages peu nombreux sont peuplés de 150 à 300 habitants.

Dans les zones presque vides, la densité est comprise entre 1 et 5 habitants. Elles correspondent aux grandes vallées désertes à cause des endémies (onchocercose, paludisme, maladie du sommeil). Le long de la vallée du Baoulé, au nord et au sud de Bougouni, la densité est inférieure à l'unité; ce sont des réserves de faune et des forêts classées (la forêt du Baoulé-Bafing couvre 13.000 ha).

La distribution des densités apparaît d'abord comme le fait de l'histoire; les zones les plus anciennement occupées malgré une histoire mouvementée ont conservé une densité moyenne; les zones éloignées du centre du puissant royaume du Kéné Dougou ont été abandonnées par les hommes parce qu'elles constituaient des zones d'insécurité où la protection

n'était plus assurée. Mais on peut établir aussi une corrélation entre la densité et les types de milieux naturels; certains étant plus favorables que d'autres à certaines pratiques de culture.

L'OCCUPATION DU SOL

Le pays Sénoufo de la région de Sikasso offre trois types d'occupation du sol : les plaines et bas-fonds : domaine de la riziculture et de l'igname; les plateaux : domaine du mil; les bordures humides des vallées : zone de l'arboriculture fruitière.

L'aménagement des plaines et des bas-fonds

Les plaines et bas-fonds sont le domaine d'une agriculture qui tire partie de la ressource en eau des terres alluviales. Toutefois, en fonction du régime pluviométrique, plusieurs types de riziculture sont pratiqués dans ces dépressions alluviales.

Le riz pluvial

La culture du riz pluvial ne peut se pratiquer que dans les régions où se succèdent au moins cinq mois présentant chacun un minimum de 100 mm de précipitations. Dans l'extrême sud du pays, à pluviométrie abondante, cette culture débute par un défrichement des forêts claires (brûlis). Sur le plan technique, le riz pluvial entre dans une rotation de culture assez complexe sur cinq ans. En première année, on plante des ignames sur buttes dans les sols sablo-limoneux ou du riz si le sol est latéritique. En deuxième année, est semé le paddy associé au maïs. Le paddy est semé à la volée et la terre labourée après le semis; ce qui donne un semis en ligne, sur légers billons ameublés absorbant bien l'eau. La troisième année, suivant la nature du terrain, on sème soit du fonio soit de l'arachide. La rotation se termine à la cinquième année par une culture de sorgho qui donne normalement de très bons rendements. Notons également que du coton est semé au pied des buttes d'ignames.

La culture du riz inondé

Contrairement à celle du riz pluvial, elle est largement répandue dans la région de Sikasso. Elle est traditionnellement pratiquée par les vieilles femmes dans le cours supérieur des petits cours d'eau, mais l'Opération-Riz qui a débuté en février 1970 cherche à substituer à cette pratique culturale ancienne des systèmes de cultures permanentes à l'aide de moyens techniques modernes. Il s'agit de la mise en valeur des grandes plaines de Gouéné (cercle de Kadiolo), Farkala, Sourbasso, Kouniana, Sinkolo (cercle de Koutiala), Doumanaba (cercle de Sikasso) et Diaban (cercle de Yanfolila).

C'est là une opération difficile parce que ces plaines sont infestées par l'onchocercose.

D'autre part, quelques petits aménagements hydro-agricoles sont rendus nécessaires dès lors que l'on veut contrôler l'écoulement des eaux mais l'entreprise s'est surtout tournée vers quelques bas-fonds bien inondés parce qu'il s'est révélé que dans certaines grandes plaines, les terrains sableux, filtrants, ne retiennent pas suffisamment l'eau. Enfin apparaît une troisième difficulté, d'ordre humain cette fois. La rizi-

culture traditionnelle de bas-fonds étant exclusivement le travail des femmes, les hommes considèrent qu'ils risquent de perdre leur prestige s'ils descendent dans les bas-fonds. Il faut donc persuader les hommes de s'intéresser à cette riziculture inondée. Dans le cercle de Kadiolo, à Misséni notamment, où le village est installé à proximité immédiate des petits marigots, les paysans ont admis (ou semblent avoir admis) que la nouvelle riziculture de bas-fonds est différente de la riziculture traditionnelle, et ceci grâce à l'enseignement des encadrateurs.

Les systèmes de la culture inondée du riz se rattachent à différentes techniques de contrôle de l'eau : dans les eaux courantes des cours supérieurs des marigots, les femmes, en hivernage, empêchent l'écoulement des eaux, en aménageant des diguettes transversales qui délimitent ainsi des casiers rizicoles ; on aboutit à une riziculture de submersion. Le riz est repiqué dans la rizière en eau au mois de juin (les plants sont repiqués un à un en désordre). La moisson est faite au cou-teau, épi par épi. Les superficies cultivées par famille restent extrêmement faibles : 10 a en moyenne par foyer.

Dans les plaines inondées par débordement des eaux d'un marigot, les hommes, dont le travail est facilité par la traction bovine, préparent des rizières sur les franges de l'aire inondée, à mesure que l'eau s'étend dans la plaine. Puis, au fur et à mesure que les eaux se retirent et dès que les rizières sont moissonnées, la terre est retournée et mise en grosses buttes pour y placer des cultures de décrue : patate douce, tomate, taro, manioc, ou bananier. L'installation de ces buttes se fait sur le pourtour de la plaine en zone inondée. Le sol est énergiquement pioché avec le « tiya », houe à grosse lame de fer réservée aux hommes, destinée à la préparation des buttes ; le « kamague » sert généralement aux défrichements et aux sarclages. Sur les parcelles, sont édifiés les buttes et billons, souvent mêlés à des planches séparées par d'étroits fossés dans les parties les plus humides. Cette technique d'aménagement du sol permet d'une part de lutter contre les mauvaises herbes, d'autre part de fournir à la plante une épaisse couche de terre meuble, d'enfouir les herbes et les matières organiques qui, après décomposition servent d'engrais et enfin de maintenir une humidité permanente. En mai-juin, les buttes sont démolies et planées pour faire place à un nouveau semis de paddy ou un repiquage de plants de riz.

Dans les plaines non traversées par un marigot mais saturées par les pluies (vastes dépressions ou s'accumulent les eaux après avoir ruisseler sur les pentes), le sol est imbibé jusqu'à saturation et ces dépressions forment des mares de boue. C'est vers ces zones que s'est tournée l'Opération-Riz, en procédant à la constitution de casiers rizicoles dans lesquels deux récoltes annuelles peuvent être faites.

Dans les plaines riveraines des rivières Bagoé et Baoulé, notamment dans les méandres de ces rivières, l'aire d'extension des crues est marquée par l'absence de toute végétation arborée ; les plaines sont naturellement occupées par une prairie de graminées. Le paddy est semé à la volée en mai-juin, et après deux ou trois désherbages, la récolte a lieu en novembre-début décembre.

Au total, dans le paysage de plaines et de bas-fonds, les terroirs sont très morcelés, découpés en plusieurs casiers au niveau de chaque cellule familiale. Ces casiers sont le théâtre d'une agriculture permanente qui ne nécessite pratiquement ni assolements ni jachères. Les villages, nombreux, sont disséminés dans le paysage dans un dédale de marigots d'où

ils tirent leur approvisionnement. Ils sont généralement implantés dans des lieux que l'inondation n'atteint pas et se présentent, de ce fait, sous la forme d'un habitat groupé. Dans le cercle de Sikasso, mises à part les agglomérations de 2.000 à 3.000 habitants (N'Kourala, Kléla et Kignan) qui sont des centres administratifs, la majeure partie de la population habite des agglomérations de 150 à 750 habitants ; soit, au total, 275 villages parmi lesquels ceux ayant entre 150 et 300 habitants sont fréquents : dans les sept arrondissements qui forment le cercle, on compte 157 villages de cette taille ; l'arrondissement de Niéna en totalisant à lui seul 41. Le fait que la riziculture inondée donne deux récoltes par an assure à ces villages, à la fois équilibre alimentaire et revenu monétaire.

Une autre activité originale est la pêche pratiquée, au sein des terroirs cultivés, dans les « trous à poissons ». Pendant la décrue, les hommes vont pêcher les poissons (silures, en général) dans les casiers délimités par les diguettes établies sur le lit des marigots. A part quelques animaux uniquement réservés au labour (croisement zébu-taurin), l'élevage est absent des plaines et bas-fonds à cause de l'humidité trop grande et aussi de la trypanosomiase.

Au sud comme au nord de cette région, les villages Sénoufo des plaines et bas-fonds sont tous situés aux abords d'une rivière, mais évitent toujours la proximité des grands cours d'eau, domaine de la faune et de la forêt. Ils sont construits sur un plan grossièrement circulaire. Les cases sont toutes rondes, couvertes d'un toit de chaume. Cependant, dans le nord-est, la maison à terrasse, dite maison soudanaise, est fréquente chez les Minanka. Les greniers, nombreux, donnent un aspect singulier aux villages sénoufo : ils sont construits de la même manière que les maisons d'habitation et couvertes d'un toit conique en paille. Pour en faciliter l'aération et préserver les grains de l'humidité du sol, ils sont montés sur des cailloux ou de grosses boules de terre séchée.

Au-delà des plaines et bas-fonds, s'étendent les campagnes soudaniennes où la culture du mil et l'élevage l'emportent.

Campagnes et paysans des plateaux

Le système de culture itinérante sur brûlis prédomine chez les paysans des plateaux. Les terroirs s'étendent autour des villages à Kléla, par exemple, l'organisation du terroir est la suivante :

le « so-foro » s'étend sur les abords immédiats du village tout en s'étirant le long de la route Sikasso-Koutiala. C'est le domaine des champs permanents et continus, aux sols rendus fertiles par la fumure domestique. Chaque famille possède son so-foro qui est une zone de production variée : parmi les céréales, le sorgho, le petit mil, le maïs, le fonio : parmi les cultures de cases pratiquées par les femmes, les tomates, les oignons, le gombo, le haricot, le piment, l'aubergine indigène, condiments qui entrent dans la préparation de la sauce et dont l'excédent, vendu les jours de foire, rapporte quelque argent ; enfin, parmi les cultures souterraines, les pois sucrés et le gingembre. Il faut noter que la technique des buttes et billons est utilisée de plus en plus au bénéfice des différents légumes dont la culture se répand en liaison avec l'accroissement de la consommation urbaine.

Au-delà du so-foro s'étendent les clairières de culture itinérante, domaine des champs de brousse ou « kougodian-foro ». Les champs, jamais clos, ont une forme grossièrement

rectangulaire, mais les champs de mil peuvent prendre plusieurs formes en fonction des variations du modelé. Chaque parcelle de terre est judicieusement exploitée suivant un système de rotation qui peut s'étendre sur cinq ou six ans. La première année, on cultive du riz, du coton et de l'arachide; la deuxième année, on sème du mil, du maïs et du riz; la troisième année voit les mêmes associations culturales que la première année; la quatrième année, on sème du riz, du maïs et du mil; la cinquième année, on fait du coton.

Ce système de rotation équivaut en quelque sorte à un assolement biennal parce que la même parcelle porte les mêmes cultures tous les deux ans. D'autre part, il faut noter que toutes ces cultures sont faites sur buttes à l'exception du riz et offrent un beau paysage de champs ordonnés. Le trait essentiel du paysage agraire réside dans la juxtaposition de vastes surfaces cultivées et de champs en friches. A travers tout ce paysage, le karité et le néré sont scrupuleusement respectés.

En résumé, la distribution des cultures dans l'espace fait apparaître deux types de paysage : le so-foro, domaine des céréales de base et le kougondianforo; zone des cultures secondaires ou commerciales.

Mais ce système d'organisation traditionnelle des terroirs a été bouleversé depuis que la CFDT a commencé à exercer son activité dans ces régions soudanaises, en 1952, notamment dans les cercles de Sikasso et Koutiala où elle a introduit en culture sèche un coton américain (variété Allen). La distribution des cultures est aujourd'hui opposée à celle du système traditionnel : cultures céréalières de base dans les champs de brousse, cultures commerciales dans les so-foro. Malgré les avantages économiques que procure le coton, le nouveau système se traduit par une diminution des cultures vivrières au profit de celle du coton et par la dégradation des sols du so-foro soumis à la culture attelée.

Lorsqu'on abandonne les plaines et bas-fonds pour gagner les versants, la population se répartit dans des villages isolés, dispersés, à la recherche des terres fertiles. Chaque homme construit sa case et celles de ses femmes; ce sont des cases rondes, aux murs en briques d'argile, coiffées d'un toit conique de paille : ainsi chaque noyau de peuplement représente un « todagua » autonome. Dans le village, toutes les maisons d'un même quartier sont entourées d'un mur s'ouvrant sur un vestibule réservé aux hôtes de passage.

Au nord, dans le cercle de Bougouni, aux confins des localités de Toba et Kéléva, le peuplement est extrêmement lâche : chaque famille est isolée sur ses terres, consacrant au mil et au maïs les surfaces les plus étendues possibles afin de produire non seulement la quantité nécessaire à sa consommation, mais aussi de stock de céréales commercialisables. Les paysans des plateaux tirent donc l'essentiel de leurs ressources et de leurs revenus monétaires de l'agriculture vivrière. Mais dans certaines campagnes, dans le cercle de Koutiala, notamment, les villages ont connu, depuis une vingtaine d'années, un dynamisme économique grâce au coton.

Outre l'agriculture, un autre type d'activité marque le paysage du plateau : l'élevage. En 1967, les effectifs des cheptels de la région étaient les suivants (le recensement administratif est faussé parce que le propriétaire de bétail craint les taxes, c'est pourquoi le service de l'élevage procède à des estimations).

Bovins	399.550
Ovins-Caprins	314.250
Chevaux	1.311
Anes	6.710

Le cheptel bovin, jadis important dans les secteurs exposés aux influences mandé, commence à prendre une grande importance dans le pays sénoufo même, à partir du moment où le paysan est devenu éleveur. Les différentes races sont : la race taurine : les sédentaires en sont les propriétaires le zébu : introduit par les Peul transhumants.

Il faut dire qu'avec le séjour des Peul dans la région, les sédentaires ont réussi un croisement zébu-taurin dont le résultat donne une bête résistante, mieux acclimatée dans le sud humide du pays et qui est réservée pour les labours. Jadis, là où existaient les îlots dioula, on pouvait supposer presque avec certitude que les troupeaux qu'on y voyait leur appartenaient mais aujourd'hui, il est difficile de faire la part des choses, même s'il est vrai que les animaux restent sous la surveillance des Peul.

Quant au cheval, on peut dire qu'il domine dans la partie soudanienne du pays chez les Minianka et aussi dans le cercle de Sikasso. Le cheval, jadis élément moteur des guerres incessantes des « Fama », est aujourd'hui pratiquement réservé aux chefs comme monture d'apparat.

Les ânes sont, de loin, plus nombreux que les chevaux parce qu'ils sont utilisés attelés aux charrettes pour le transport (transport du fumier et des récoltes). Les animaux de basse-cour sont abondants (poules, pintades et canards auxquels s'ajoutent quelquefois des pigeons).

Enfin, dans le centre et le nord-est du pays, on trouve un peu partout, fixées sur les branches des arbres, des ruches qui fournissent, outre le miel apprécié et vendu au marché, la cire nécessaire aux bijoutiers utilisant le procédé dit « à cire perdue ».

Les revenus monétaires des villages de plateaux, comme des villages de plaines sont complétés par des activités artisanales dont l'intérêt économique est grand : artisanat libre, pratiqué par les hommes (tissage du coton, préparation du tabac, de la bière de mil, fabrication de la poudre à fusil, petits métiers de tailleur et de menuisier) et par les femmes (fabrication des huiles à base de karité, du savon, du « soumbala »); artisanat pratiqué par les gens dits de caste (forgerons, fondeurs, bijoutiers, sculpteurs sur bois, travailleurs du cuir).

Un troisième type de paysage agraire, apparemment moins original que la région rizicole des plaines et les campagnes céréalières des plateaux est celui des bordures des bas-fonds et des grands cours d'eau.

Les bordures des bas-fonds et des cours d'eau

Dans la partie haute des plaines et des bas-fonds, le paysage agraire offre un parc infini d'arbres fruitiers. Les plantations appartiennent aux paysans ou aux fonctionnaires. Ce sont des bananiers, des manguiers, des agrumes, des avocatiers, des goyaviers, des papayers. Les vergers, situés aux environs immédiats du village, sont entourés par une clôture pour les soustraire de la dent des chèvres et des moutons. La région de Sikasso a une grande production de fruits (3.000 t en 1969) qui fait l'objet d'une exportation vers les autres régions du Mali (Bamako, Ségou, Mopti) et même vers Dakar, depuis la création de l'OPAM (Office des Produits Agricoles du Mali), après l'Indépendance, pour ce qui concerne les mangues greffées. Sous les arbres fruitiers, des cultures horticoles sont faites en saison sèche dans des jardins entourés de palissades en tiges de mil, situés à côté des marigots ou des puits. Le sol enrichi par les cendres des pailles brûlées et le fumier animal,

est préparé en planches prêtes à recevoir des oignons, des tomates, des aubergines, du gombo, des haricots. Ces légumes sont vendus dans les villes, notamment à Sikasso et Koutiala et même à Bamako. De plus l'OPAM assure, à partir de la capitale, l'exportation des fruits et légumes) à destination du Sénégal et de la Côte-d'Ivoire. Il existe à Sikasso une coopérative maraîchère, créée en 1962, qui se charge de la collecte des fruits et produits maraîchers en vue de leur commercialisation. Elle exerce son activité dans un rayon de 20 km autour de Sikasso jusqu'aux vallées du Sud, proches de Farako. Les camions de la coopérative viennent ramasser la production sur place mais les villageois eux-mêmes vont aussi approvisionner le marché urbain.

Nous avons vu que les hommes s'installent volontiers ou à côté d'une rivière ou sur les versants, mais rarement à proximité des grands cours d'eau ; leurs abords sont le domaine de la forêt et de la faune. Aussi, la végétation dense, les essences variées, les arbres majestueux font-ils de la région de Sikasso la première région forestière du Mali, riche en essences recherchées comme bois d'œuvre ou de construction (caïlcédrat, lingué, bambous, rônier, doum, kapokiers) ou recherchées pour leurs fruits (karité, néré, anacardium). Cependant cette forêt, exploitée selon les méthodes traditionnelles de cueillette de fruits et de ramassage de bois, est aussi livrée aux feux de brousse et une bonne partie des arbres a été détruite. C'est seulement depuis l'accession à l'Indépendance qu'une inspection régionale des Eaux et Forêts a été installée à Sikasso, avec pour objectif la lutte contre les dangers que sont le nomadisme agricole, l'exploitation abusive et anarchique de la forêt et les feux de brousse.

De tous ces maux, la région a surtout souffert du nomadisme agricole lié aux feux de brousse. Le sol forestier étant réputé le meilleur, la forêt disparaît sous la hache du paysan.

Le Service des Eaux et Forêts a donc pris certaines mesures : interdiction de tuer les souches des arbres en y mettant le feu,

interdiction de faire des cultures sur les versants des collines et plateaux où il y a risque d'érosion et de ravinement,

classement de certaines forêts (conforme au programme d'utilisation de la taxe de développement pendant la phase triennale).

Au 1^{er} janvier 1970, le Service des Eaux et Forêts était parvenu à classer une superficie de 42.200 ha, mais en dehors de cette superficie, l'initiative des populations est laissée libre.

CONCLUSION

On constate que le paysan sénoufo met en valeur des terroirs en utilisant des techniques judicieuses : édification de buttes et billons en culture sèche pour retenir l'humidité, pratique de la riziculture par de petits aménagements hydrauliques, développement des cultures irriguées. On peut dire aussi qu'il existe une certaine corrélation entre divers types de milieux naturels et les concentrations humaines. C'est ainsi qu'une surcharge démographique est apparue sur les « bons milieux » tandis que les « mauvais milieux » sont considérés comme répulsifs. Il apparaît aussi que l'économie traditionnelle est incapable de faire face à cette surcharge démographique. Conséquences? Dégradation des sols, rupture de l'équilibre Homme-Nature, exode. L'intervention de l'Etat est donc nécessaire dans la direction d'une bonne répartition de la population paysanne en vue d'une occupation judicieuse du sol dans une région aux immenses potentialités physiques et humaines.